

Recherches sociographiques



Marcel LAJEUNESSE, *Les Sulpiciens et la vie culturelle à Montréal au XIXe siècle*

Guy Laperrière

Volume 24, Number 2, 1983

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/056042ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/056042ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Laperrière, G. (1983). Review of [Marcel LAJEUNESSE, *Les Sulpiciens et la vie culturelle à Montréal au XIXe siècle*]. *Recherches sociographiques*, 24(2), 291–292. <https://doi.org/10.7202/056042ar>

L'ouvrage de Noël Baillargeon demeure un ouvrage important que devront lire, et que sauront certes apprécier, tous ceux qui s'intéressent à l'histoire sociale de la société québécoise d'Ancien Régime.

Nadia FAHMY-EID

*Département d'histoire,
Université du Québec à Montréal.*

Marcel LAJEUNESSE, *Les Sulpiciens et la vie culturelle à Montréal au XIX^e siècle*, Montréal, Fides, 1982, 280p.

Il existe au Québec une belle tradition de bibliothécaires qui s'intéressent à l'histoire. L'exemple qu'on aimera le plus rappeler ici est celui du regretté Jean-Charles Bonenfant, qui prêta si souvent son concours à cette revue. L'ouvrage de Marcel Lajeunesse est un autre bel exemple de la riche contribution que les spécialistes du livre peuvent apporter à l'histoire culturelle. Recherchant l'origine de la Bibliothèque Saint-Sulpice, fondée en 1910, Lajeunesse remonte jusqu'en 1844, alors que le supérieur des Sulpiciens mettait sur pied l'Œuvre des bons livres. L'histoire du développement de cette bibliothèque paroissiale occupe une bonne moitié du volume et justifie très bien l'énoncé liminaire de l'auteur : « Contrairement à ce qui s'est passé au Canada anglais et aux États-Unis, la bibliothèque paroissiale, au Québec, n'a pas été l'antécédent de la bibliothèque publique ; elle en fut le substitut. » (P. 16.) Mais en faisant cet historique, Lajeunesse s'est aperçu que le rôle culturel des Sulpiciens débordait de beaucoup la seule bibliothèque, et que ceux-ci avaient participé activement à la lutte contre l'Institut canadien, en fondant notamment en 1857 le Cabinet de lecture paroissial, qui allait connaître une vie brillante durant dix ans, se prolongeant dans un Cercle littéraire pour jeunes gens et par une publication, *L'Écho du Cabinet de lecture paroissial*. S'ajoutent à cela deux chapitres, dont l'un étudie le Cercle Ville-Marie (1884-1903), « haut lieu culturel » regroupant surtout des étudiants de l'Université Laval de Montréal, et l'autre présente les débats animés qui ont entouré la question de la création d'une bibliothèque publique à Montréal entre 1901 et 1910.

Ce qui ressort de cet ouvrage, c'est la vitalité de la vie culturelle au Québec dans la douzaine d'années qui ont précédé la Confédération. Les associations sont nombreuses, variées ; le débat d'idées est vigoureux. On connaît les activités multiples du groupe littéraire de Québec autour de 1860 ; on connaît aussi l'activité débordante et les tribulations de l'Institut canadien de Montréal à la même époque. Mais on ne connaissait pas les autres groupes actifs à Montréal à ce moment : Lajeunesse nous fait découvrir le Cabinet de lecture paroissial. En 1857, vingt-trois conférences, en 1858, vingt-huit, et un total de cent quarante-neuf jusqu'en 1867. L'auteur souligne d'ailleurs l'ambiguïté qui entoure l'expression « cabinet de lecture ». Dans le cadre d'un bel ensemble d'articles sur « les associations volontaires au XIX^e siècle », paru dans cette revue (*R.S.*, XVI, 2, mai-août 1975), Lajeunesse comparait les cabinets de lecture à Paris et à Montréal. Or on voit mal le lien entre les deux, et tout porte à croire que la confusion vient de l'anglicisme fallacieux qui faisait que, dans le Canada du XIX^e siècle, ce que nous appelons aujourd'hui une « conférence » est toujours désigné par le mot « lecture ». À Montréal comme à Paris, le Cabinet de lecture comporte une « chambre des nouvelles » où l'on peut consulter journaux et revues, mais à la différence de l'Europe, le Cabinet de lecture de Montréal est surtout une salle spacieuse de huit cents places, rue Notre-Dame, inaugurée en 1860 et où le tout Montréal vient entendre des conférences. D'ailleurs, *L'Écho...*, fondé en 1859, a pour mission essentielle de reproduire les conférences au bénéfice de ceux qui n'ont pu y assister. Le tout peut faire pièce, du côté catholique, aux trop célèbres « lectures » de l'Institut canadien.

S'il faut signaler quelques lacunes de l'ouvrage, nous dirons d'abord, sans pouvoir entrer ici dans les détails d'une démonstration, que les analyses de Lajeunesse ne sont pas toujours très fines,

et que plusieurs de ses interprétations pourraient être discutées. Par ailleurs, le titre de l'ouvrage embrasse trop : son XIX^e siècle va de 1840 à 1910, période désignée comme le « véritable » XIX^e siècle (p. 224)! Les œuvres de Saint-Sulpice avant 1840 sont totalement passées sous silence, de même que celles qui touchent le Collège de Montréal ou le Grand séminaire, dont les nouveaux bâtiments, sur la Montagne, sont inaugurés précisément en 1857 : on a peine à croire qu'il ne s'y déroulait aucune activité culturelle ! L'auteur ne semble pas connaître des publications récentes, comme celles de Rousseau, Grisé, Greer, Hardy ou Eid, qui lui eussent pourtant été fort utiles. Il puise ses données sur la population de Montréal dans des auteurs aussi vénérables qu'O. Maurault, R. Blanchard ou R. Rumilly... Son éditeur partage l'austérité proverbiale de ses Sulpiciens : aucune illustration dans ce volume, sinon celle de la couverture, dont la qualité fait regretter qu'il n'y en ait pas davantage.

Malgré ces lacunes, il y a beaucoup à puiser dans la thèse de Lajeunesse. Les nombreuses données accumulées permettent de faire des rapprochements intéressants. Ainsi, on voit que si le Cabinet de lecture et les cercles étaient destinés à une élite, la bibliothèque paroissiale visait plutôt, à ses débuts du moins, un public populaire. L'analyse de quatre catalogues imprimés de la bibliothèque est également très instructive. À travers des catégories de classement empruntées à l'ouvrage de Jean-Louis Roy sur la librairie Fabre (sans le dire cependant, et sans exploiter la comparaison), on voit la littérature gagner rapidement du terrain tout au long du siècle sur les ouvrages de religion, qui constituent près de 50% de la collection en 1845 ; en 1898, ils n'en représenteront plus que 22%. Les sujets de toutes les conférences du Cabinet de lecture paroissial (1857-1867) et du Cercle Ville-Marie (1884-1910) sont donnés en annexe et bien analysés dans le texte. L'influence de la France — ce n'est pas étonnant avec les Sulpiciens — apparaît prépondérante.

Au plan de l'interprétation, Lajeunesse appuie la thèse de l'emprise croissante des clercs sur la société québécoise et du monolithisme de leur pensée. Son étude permet cependant de distinguer différentes tendances à l'intérieur du catholicisme montréalais, notamment vers 1860. Les Sulpiciens, austères, discrets, riches, seigneuriaux si je puis dire, se distinguent des Jésuites qui, avec leur Union catholique, paraissent plus tapageurs et plus ultramontains. D'autre part, les catholiques « libéraux » qui, obéissant à M^{sr} Bourget, quittent l'Institut canadien en 1858 pour aller fonder l'Institut canadien-français, sont loin d'être des « cléricaux » : « On ne peut se dissimuler, écrit Bourget lui-même, que ces messieurs ne veulent pas être sous l'influence des Prêtres ; et ils savent s'unir pour s'en passer. » (Cité p. 81.) Et il faudrait situer un journal comme *L'Ordre* dans ce kaléidoscope... On a sans doute classé trop rapidement tout ce beau monde sous l'unique étiquette ultramontaine. D'ailleurs, les efforts qui seront menés vers 1869 pour réunir ces diverses associations catholiques en perte de vitesse n'aboutiront pas.

L'ouvrage de Lajeunesse est donc une œuvre utile qui vient s'ajouter à une série impressionnante de thèses sur l'histoire idéologique de la seconde moitié du XIX^e siècle québécois : Sylvain, Savard, Bernard, Eid, Gagnon, Lamonde, Hardy, Voisine. Espérons que les prochaines années nous en apporteront d'aussi riches sur les débuts du XX^e siècle.

Guy LAPERRIÈRE

Département d'histoire,
Université de Sherbrooke.

Conrad LAFORTE, *Survivances médiévales dans la chanson folklorique. Poétique de la chanson en laisse*, Québec, Les presses de l'Université Laval, 1981, 300p. (« Ethnologie de l'Amérique française ».)

Cette étude, qui a déjà mérité à son auteur la médaille Luc-Lacourcière et préparé son entrée à la Société royale du Canada, rejoint tous ceux qu'intéressent les phénomènes de culture orale. Un